



Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

97 | 2019

Varia

Writing for Eternity. A Survey of Epigraphy in Southeast Asia

Gregory Kourilsky



Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/archipel/1129>

DOI: 10.4000/archipel.1129

ISSN: 2104-3655

Publisher

Association Archipel

Printed version

Date of publication: 11 June 2019

Number of pages: 305-308

ISBN: 978-2-910513-81-8

ISSN: 0044-8613

Electronic reference

Gregory Kourilsky, "Writing for Eternity. A Survey of Epigraphy in Southeast Asia", *Archipel* [Online], 97 | 2019, Online since 16 June 2019, connection on 28 June 2023. URL: <http://journals.openedition.org/archipel/1129> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/archipel.1129>

All rights reserved

Histoire

Daniel PERRET (dir. pub.), *Writing for Eternity. A Survey of Epigraphy in Southeast Asia*, Paris, École française d'Extrême-Orient, Études thématiques 30, 2018, 478 p., bibliographie, index [ISSN 1269-8067, ISBN 978-2-85539-150-2, 40 €].

Le volume *Writing for Eternity* réunit, sans doute pour la première fois, des travaux de spécialistes de l'épigraphie en Asie du Sud-Est afin de dresser un état des lieux de la discipline sur cet espace géographique. L'ouvrage, édité par Daniel Perret, rassemble dix-huit contributions, dont un certain nombre ont été présentées lors d'un colloque organisé en 2011 à Kuala Lumpur (Malaisie).

Le principal défi pour une telle entreprise est certainement de lui donner une cohérence d'ensemble au regard de l'étendue géographique de la zone, de la diversité linguistique et culturelle qui la caractérise et de la période historique prise en compte (du V^e siècle, date estimée des premiers épigraphes connus, jusqu'au XIX^e siècle). C'est le critère graphique qu'a choisi D. Perret pour organiser l'ouvrage, divisé en trois grandes parties consacrées, respectivement, aux inscriptions consignées dans des écritures d'origine indienne, en idéogrammes chinois et en caractères arabes ou dérivés. Cette organisation s'avère tout à fait pertinente pour définir et délimiter des aires culturelles et des usages épigraphiques afférents, là où aurait échoué, par exemple, un critère strictement géographique. Ainsi le corpus épigraphique de l'Indonésie comprend-il à la fois des inscriptions indo-bouddhiques et d'autres, ressortissant à la religion musulmane, écrites en langue ou écriture arabe. Les premières et les secondes sont donc ici traitées de façon séparée. Inversement, les inscriptions en sinogrammes se retrouvant de part et d'autre de l'Asie du Sud-Est (de la Birmanie à l'Indonésie, en passant par la Thaïlande, Singapour, Brunei et le Vietnam), il était tout à fait judicieux de les considérer dans leur ensemble, d'autant plus que leur étude révèle une certaine homogénéité thématique et contextuelle.

La première partie du livre, qui concerne le corpus épigraphique des civilisations ayant adopté des écritures d'origine indienne, est par la force des choses la plus importante mais aussi la plus variée. Elle concerne les diverses populations qui se sont constituées en royaumes ou en États centralisés – pour certaines dès les premiers siècles de l'ère chrétienne (cham, môn, khmère, pyu, javanaise), plus tardivement pour d'autres (birmane, arakanaise, thaïe et lao) – en s'appuyant sur les religions brahmaniques ou bouddhiques empruntées, en même temps que l'écriture, au sous-continent indien. Cette corrélation entre les dynamiques religieuses, politiques et scripturaires transparaît de façon éclatante dans les inscriptions. Les enjeux d'ordre social sous-tendent, en effet, la forme et le contenu religieux de ces écrits réalisés presque exclusivement sous l'impulsion des pouvoirs institués.

La seconde partie est plus brève puisqu'elle ne compte que deux contributions, l'une portant sur les inscriptions chinoises présentes sur l'ensemble de l'Asie du Sud-Est insulaire et péninsulaire, l'autre limitée au Vietnam, dont le corpus épigraphique vernaculaire ne s'est constitué qu'à partir du XVI^e siècle. Il ressort de ces deux études que les acteurs de l'épigraphie sino-vietnamienne sont différents de ceux qui étaient à l'œuvre parmi les populations « indianisées ». Les épigraphes ne sont plus ici l'apanage

des princes et des dignitaires (quoique cette prévalence aura tendance à s'estomper au cours des siècles), mais initiés par des immigrants chinois, des commerçants, des membres d'associations ou – pour le cas du Vietnam – des fonctionnaires locaux voire de simples villageois, et revêtent donc un caractère plus populaire (C. Salmon, p. 287). Leurs destinations sont également plus prosaïques, puisqu'elles consistent, le plus souvent, en épitaphes ou formulations à caractère funéraire, même si l'on trouve, au Vietnam notamment, des textes plus élaborés portant par exemple sur la réglementation des villages, des accords notariés ou des donations au bénéfice de monastères bouddhiques (P. Papin, p. 325-326). Il est à noter que cette seconde partie ne fait pas place à la Corée (simplement évoquée dans la contribution de C. Salmon), grande absente de l'ouvrage, alors qu'elle aurait pourtant mérité de faire l'objet d'un chapitre spécifique.

La troisième et dernière partie rassemble trois contributions consacrées aux inscriptions en écritures arabes ou dans des graphies qui en sont dérivées. Consécutives à l'expansion de l'islam, ces inscriptions sont relativement tardives, puisqu'elles remontent rarement au-delà du xv^e siècle. Pour la même raison, la plupart des textes lapidaires consignés dans ces écritures sont concentrés dans l'archipel insulindien et la péninsule malaise, avec des foyers moins importants à Brunei, aux Philippines et en Thaïlande.

Par-delà des différences considérables de contextes culturels, politiques, sociaux et historiques, il est possible à la lecture des trois parties du présent volume de dégager un certain nombre de fondamentaux, tout à fait remarquables, dans les traditions épigraphiques de l'Asie sud-orientale. La fondation d'édifices religieux ou les donations au profit de ces fondations constituent, en effet, l'un des thèmes les plus fréquemment rencontrés. L'octroi de terrains bien délimités et la mise à disposition de « serveurs » ou d'« esclaves » attachés à des terres arables, associés à un pouvoir de taxation sur les villages environnants, sont l'objet de la majorité des inscriptions. Ces actes participaient de l'autorité politique et économique des classes dirigeantes, quelle que soit l'appartenance religieuse. Un autre trait culturel partagé dans la région à travers les siècles est la destination funéraire des épigraphes. La majorité des inscriptions en sinogrammes et en écriture arabe, en particulier, sont produites dans ce contexte (C. Salmon, p. 309, C. Guillot, p. 342, L. Kalus, p. 359), qu'il s'agisse d'épitaphes gravées sur les tombes ou d'écrits figurant sur des objets placés dans des lieux mortuaires, tels que des reliquaires ou des lieux de commémoration des défunts. L'unique étude de cas figurant dans l'ouvrage, qui présente la reproduction intégrale d'une stèle inscrite au Vietnam en 1717 et sa traduction inédite, combine ces deux aspects – funéraire et foncier : elle atteste le don en argent et en parcelles de terre réalisé par un dignitaire au bénéfice d'un monastère bouddhique, en contrepartie duquel les autorités villageoises et religieuses s'engagent à organiser, après la mort du donateur, des cérémonies à sa mémoire (P. Papin, p. 334 ff.). Les similitudes concernent également certains objets caractéristiques servant de support aux inscriptions, tels que les cloches de monastère ou, de façon peut-être plus étonnante, les canons, que l'on retrouve ornés d'épigraphes analogues en milieu chinois et dans plusieurs royaumes « indianisés ».

L'ouvrage laisse au lecteur le soin d'opérer lui-même ces rapprochements et de tirer ses propres conclusions. Les interrogations portant sur les « pratiques épigraphiques » (en anglais *epigraphic habit*, expression popularisée par le latiniste Ramsay MacMullen), autrement dit la fonction sociale, religieuse, symbolique voire cognitive des inscriptions, ne sont guère développées dans le livre. Quand ces

questions sont effleurées, c'est dans le cadre restreint d'une contribution particulière et au détour de considérations plus descriptives. Au demeurant, dès l'introduction, D. Perret avertit le lecteur que *Writing for Eternity* n'a d'autre ambition que de proposer un « panorama », en l'état actuel des connaissances, de l'épigraphie en Asie du Sud-Est, et que d'autres travaux seront nécessaires pour répondre aux questions complexes que ces recherches peuvent soulever (p. 43). À cet égard, le titre est un peu trompeur, dès lors qu'il laisse penser à tort que la question de la durabilité des inscriptions, celle de la motivation de leurs acteurs, et celle du sens de leurs actes et des modalités de leur élaboration, figurent au cœur du livre.

Plusieurs des contributeurs ont trouvé utile, en parallèle à l'étude des corpus pertinents, d'esquisser une histoire des études épigraphiques relatives à leur aire culturelle ou linguistique de spécialisation. La bibliographie, quasi-exhaustive, figurant en fin de volume (que complète la liste des travaux en langue vernaculaire consacrés aux inscriptions de Thaïlande, qui fait l'objet exclusif de la contribution de P. Skilling) vient en renfort de ce travail épistémologique. D. Perret consacre d'ailleurs un chapitre entier aux pionniers de l'épigraphie à Sumatra et une large part de son introduction à l'ouvrage est un rappel historique des circonstances dans lesquelles la discipline a émergé dans le champ des études asiatiques depuis que Thomas Stamford Raffles, alors lieutenant-gouverneur des Indes Britanniques à Java, fit valoir (dès 1815) l'importance des inscriptions pour les études historiques et linguistiques de l'Insulinde (p. 14). Si l'épigraphie de l'Asie du Sud-Est s'est ensuite développée, à partir du XIX^e siècle, sous l'impulsion des explorateurs et orientalistes français et néerlandais – et, dans une moindre mesure, britanniques –, un certain nombre d'entreprises de recherche, d'étude et d'inventaire de textes lapidaires avaient été initiées localement bien avant la période coloniale, notamment par les souverains de Birmanie dans le cadre de réaffirmation de droits fonciers mais aussi, sans doute, à des fins de légitimation (T. Frasnich, p. 57-58). Au Siam, c'est le roi Rama IV (1851-1868), connu en Occident sous le nom de Mongkut, qui, rapportant à Bangkok des stèles inscrites, attira l'attention des spécialistes européens (D. Perret, p. 18). Il faut encore noter qu'en Chine, l'étude des inscriptions anciennes débuta dès le XI^e siècle, sous la Dynastie des Song du Nord, lorsque fut constitué un corpus d'estampages et de copies imprimées (C. Salmon, p. 291).

S'il fallait trouver un défaut à *Writing for Eternity*, ce serait une certaine hétérogénéité des contributions, non pas tant en terme de volume ou de qualité que de nature. Alors que certains chapitres dressent un aperçu général des inscriptions présentes sur une aire géographique ou culturelle donnée, d'autres traitent de problématiques précises (p.e. la corrélation entre épigraphie et pouvoirs en Birmanie, la pertinence de la répartition géographique des inscriptions au Laos, la fonction juridique et territoriale des stèles inscrites à Java, etc.), et d'autres encore rendent compte d'un projet de recherche en développement ou d'un corpus en cours d'élaboration. Cet aspect de l'ouvrage reflète, sans doute, celui qui préside à la tenue d'un colloque, tel que celui qui fut à l'origine de cette publication.

Writing for Eternity remplit parfaitement l'objectif consistant à dresser un état des lieux de la connaissance de l'épigraphie en Asie du Sud-Est. L'ouvrage dépasse même cette ambition, en invitant – certes de façon implicite – les spécialistes de l'épigraphie, mais aussi les historiens et les anthropologues, à adopter une approche

comparative dans l'étude de leur terrain spécifique, ainsi qu'à davantage s'interroger sur le fait épigraphique lui-même et sur la présence dans ce vaste espace géographique de milliers d'inscriptions qui semblent, en dépit d'une grande diversité culturelle, linguistique et religieuse, participer d'un phénomène socio-historique univoque et cohérent. À cet égard, l'un des défis de l'épigraphie de l'Asie du Sud-Est continentale ou insulaire est de combler le retard relatif vis-à-vis de la discipline appliquée à d'autres aires culturelles – telles que la Grèce antique, l'espace romain, l'Égypte ancienne ou la Mésopotamie – qui bénéficient d'une production scientifique plus abondante et d'une méthodologie parfois plus audacieuse. Pour ce faire, les chercheurs disposent désormais, avec ce livre par ailleurs richement illustré, d'un outil précieux et d'une source sûre à laquelle ils pourront à leur gré puiser leur inspiration.

Gregory Kourilsky

The Chinese Annals of Batavia, the Kai Ba Lidai shiji and other Stories (1610-1795), Translated, edited and annotated by Leonard Blussé & Nie Dening, Leiden – Boston: Brill, European Expansion and Indigenous Response, Volume 28, 2018, bibliography, 19 illustrations, 2 index, 322 p. ISBN 1873-8974; ISBN 978-90-04-355339-2 (hardback); ISBN 978-90-04-35670-2 (e-book)

La partie principale de ce volume (pp. 51-201) consiste en la traduction annotée du *Kai Ba lidai shiji* 开吧历代史记, chronique de la communauté chinoise de Batavia, rédigée vers 1794 par un auteur qui ne révèle pas son nom.

Elle est précédée d'une partie introductive en six chapitres. Le premier donne un aperçu de la situation à Batavia aux XVII^e et XVIII^e siècles et insiste sur l'idée qu'il y aurait eu une sorte de *convivencia*, ou coexistence culturelle entre Hollandais et Chinois, laquelle aurait été mise à mal avec le massacre des Chinois en 1740. Le deuxième traite plus particulièrement de la communauté chinoise, de son administration directe par un capitaine ou *jia-bi-dan* 甲必丹 et ses adjoints sous le patronage de la VOC dès 1619, et de la fondation ultérieure d'un concile, institution semi-officielle (connue en chinois sous de Gongguan 公馆 ou encore Gongtang 公堂 et, en néerlandais, sous celui de Chinese Raad) se réunissant deux fois par semaine, sous la direction du capitaine, pour gérer diverses questions touchant la communauté (à l'exception des affaires graves qui relevaient de la justice de la VOC).

Le troisième chapitre envisage la place de cette chronique, par rapport aux autres sources en chinois émanant de la Gongguan, mais aussi de contemporains qui, après avoir visité, voire séjourné à Batavia, tels Cheng Xunwo 程逊我 et Wang Dahai 王大海, ont composé chacun un travelogue dans le but d'informer leurs compatriotes. À ces derniers, il conviendrait d'ajouter un autre voyageur, Chen Hongzhao 陈洪照, également originaire du Fujian, qui se rendit à Java en 1749, mais dont le « Récit sommaire sur Batavia » n'a encore été retracé que par des citations dans le *Xiao Liuqiu manzhi* 小琉球漫志 « Récit de loin sur la Petite Ryu Kyu »⁴. L'auteur de la chronique n'expose nulle part les raisons qui l'ont poussé à écrire. Vu que ses objectifs

4. Voir Chen Jiarong, « À la recherche du “Récit sommaire sur Batavia” *Bayou jilüe* de Chen Hongzhao (ca. 1749) », traduit par C. Salmon, in *Archipel* 52 (1996), p. 19-30.